

de ces huit cents pistoles vous ne possédiez pas tout à l'heure le premier écu ; contre ces cinq mille louis, dis-je, que vous ai-je demandé ? Rien ! Ni un service, ni un reçu. Vous voudrez bien convenir, qu'à moins d'être ou un fou ou un homme au-dessus de l'ordinaire, on ne jette pas de gaieté de cœur cent vingt-cinq mille livres par les fenêtres !

—J'avoue, baron, dit d'Aubigné d'un air où la réflexion avait remplacé le sarcasme, j'avoue, en effet, que votre générosité inexplicable vous donne un avantage sur moi.

—Eh bien ! comme je me sens assez fort pour ne pas vouloir profiter d'aucun avantage, je vais vous expliquer le motif de ma générosité, Rien de plus simple. J'ai voulu vous prouver que j'étais immensément riche ! Comprenez-vous ?

—Ma foi non, je ne comprends pas.

—Quoi ! vous ne comprenez pas qu'un homme qui vous donne cent vingt-cinq mille louis pour obtenir une simple audience de madame la marquise de Maintenon, sache et puisse, lorsqu'il s'agit d'un intérêt réellement grave, sacrifier un million ?

—De cela, baron, je vous crois capable.

—Et vous vous figurez naïvement que pouvant disposer d'un million pour acheter le secret d'une conspiration, je serais assez niais pour garder mon million et jouer ma tête ! Vraiment, cher comte, vous avez une détestable opinion de moi ; vous ne me supposez dans l'esprit ni finesse ni grandeur.

—Ainsi ? dit d'Aubigné, qui depuis un instant semblait être sur des charbons ardents.

—Ainsi, cher comte, si l'envie me prenait de vous perdre, vous ou tout autre de vos complices, non-seulement je ne partagerais en rien votre disgrâce, mais je serais, au contraire, remercié et récompensé pour le service que j'aurais rendu à Sa Majesté. Il m'est donc permis, n'est-ce pas, cher comte, ajouta Legoff d'un air tranquille, en sans que rien ne décelât en lui l'orgueil du triomphe, il m'est donc permis de compter sur votre obligeance pour me présenter à madame la marquise, si je n'obtiens pas du ministre Pontchartrain ce que je désire ?

—La tournure délicate de votre question, baron Legoff, que vous êtes plein de générosité. Je vous sais gré de demander ce qu'il vous est si facile d'exiger.

D'Aubigné, après cette réponse, garda le silence ; il semblait absorbé, contre son habitude, par de graves pensées.

—Savez-vous, cher comte, s'écria tout à coup Mathurin, que le projet que vous ruminez en ce moment ne prouve en faveur de votre générosité, ni de votre reconnaissance ! Que diable ! l'ingratitude, je le sais, est un sentiment trop naturel au cœur de l'homme pour que l'on songe à blâmer celui qui l'éprouve ; mais au moins faut-il que cette ingratitude ne dépasse pas certaines bornes et n'atteigne pas jusqu'à la vengeance !

A ces paroles, dites froidement, le frère de la marquise de Maintenon se troubla tout à fait. Toutefois il essaya de faire bonne contenance.

—Vraiment, baron, s'écria-t-il en grimaçant un sourire, je n'y suis plus ! . . .

—Croyez-moi, mon cher d'Aubigné, continua Mathurin avec une bonhomie parfaite, conservez pour les plaisirs du lansquenet les cinq mille louis qui viennent de vous tomber du ciel, et ne vous amusez pas à payer des coupe-jarrets, dont les efforts n'aboutiraient à rien de sérieux ! On assassine pas un homme cuirassé de million ! . . .

—Parbleu ! s'écria d'Aubigné qui se leva d'un bond de son fauteuil et se mit à parcourir comme un fou le salon : parbleu ! baron Legoff, il faut que vous soyez sorcier ! Que le diable votre patron me torde le col sur l'heure, si jamais j'essaie de lutter avec vous ! J'aime mieux me confier à votre générosité que de braver votre pouvoir. Je m'avoue vaincu. Ordonnez, j'obéirai.

—Merci mille fois, cher comte, de ces bonnes paroles d'amitié et de dévouement, répondit Mathurin, qui, se levant à son tour et se dirigeant vers la porte, salua légèrement le frère de la favorite et s'éloigna sans ajouter un mot.

D'Aubigné ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain, dans la matinée, Mathurin reçut pour le jour même une lettre d'audience de Pontchartrain.

XVI

Lorsque le baron Legoff entra dans le cabinet du ministre, M. de Pontchartrain, occupé à lire des dépêches, ne parut même pas remarquer sa présence, et continua son travail comme si de rien n'était.

Ce ne fut qu'après un quart d'heure qu'il aperçut ou fit semblant d'apercevoir le visiteur.

—Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? lui demanda-t-il avec une brusquerie grossière.

—L'huissier vous a annoncé le baron Legoff, répondit avec son sang-froid Mathurin, et le baron Legoff vous rappelle, monseigneur, que vous parlez à un gentilhomme.

Cette réponse audacieuse sortait tellement des habitudes des solliciteurs, que Pontchartrain en fut comme abasourdi.

—Quel grade occupez-vous dans la marine et que souhaitez-vous ? dit-il avec moins de rudesse.

—Je n'occupe, grâce à Dieu, aucun grade dans la marine, monseigneur, et loin de solliciter votre bienveillance, je viens au contraire vous offrir mes services et mon appui !

Cette fois, Pontchartrain éprouva un étonnement tel, qu'il resta un moment sans répondre.

—Je dispose, monseigneur, continua Legoff toujours avec le même sang-froid, de forces maritimes considérables ; la flotte que je commande, quoique privé d'administrateurs habiles, n'en est pas moins redoutée et redoutable ; elle pourrait sans trop de désavantage tenir tête à celle du roi.

—Ce d'Aubigné est impardonnable ! me faire recevoir un tel fou, murmura Pontchartrain, c'est dépasser toutes les bornes du respect ; je me plaindrai à Sa Majesté d'une pareille inconvenance.

—J'attends, monseigneur, reprit Legoff.

—Vous pouvez vous retirer, monsieur, répondit Pontchartrain se disposant à reprendre son travail.

—Pas avant toutefois, monseigneur, que vous n'ayez pris connaissance de cette lettre que je me suis engagé à vous remettre.

—Retirez-vous donc, monsieur, vous dis-je, vous m'importunez ! s'écria le secrétaire d'Etat en se laissant aller à la violence de son caractère.

—Cette lettre est d'un de mes lieutenants, de Ducasse, continua tranquillement Mathurin.

—De Ducasse ? répéta Pontchartrain qui prit vivement la lettre, en fit sauter le cachet et se mit à la parcourir avec une attention qui prouvait tout l'intérêt qu'il trouvait dans cette lecture.

—Ducasse, monsieur le baron, reprit peu à près le ministre avec un ton de politesse tout à fait étranger à ses habitudes, me dit qu'il a servi sous vos ordres, qu'il vous estime comme le plus grand homme de mer de notre époque, et me prie d'écouter, en y ajoutant la plus entière confiance, certaines propositions que vous avez à m'adresser. Je ne vous cacherai pas que je tiens M. Ducasse en une singulière estime ; sa recommandation est d'un poids extrême près de moi ; que désirez-vous ?

Si Pontchartrain s'exprimait avec une telle franchise, c'est qu'il était persuadé que Legoff connaissait le contenu de la lettre qu'il venait de lui remettre.

—Monseigneur, reprit Legoff, je désire vous donner trois choses qui vous manquent en ce moment : de l'argent, des hommes, de la gloire.

—Je ne conçois pas que Ducasse me parle de vous comme d'un grand homme de mer de notre époque, dit Pontchartrain en ayant l'air de n'avoir pas entendu, Legoff, Legoff ! je ne connais pas ce nom-là.